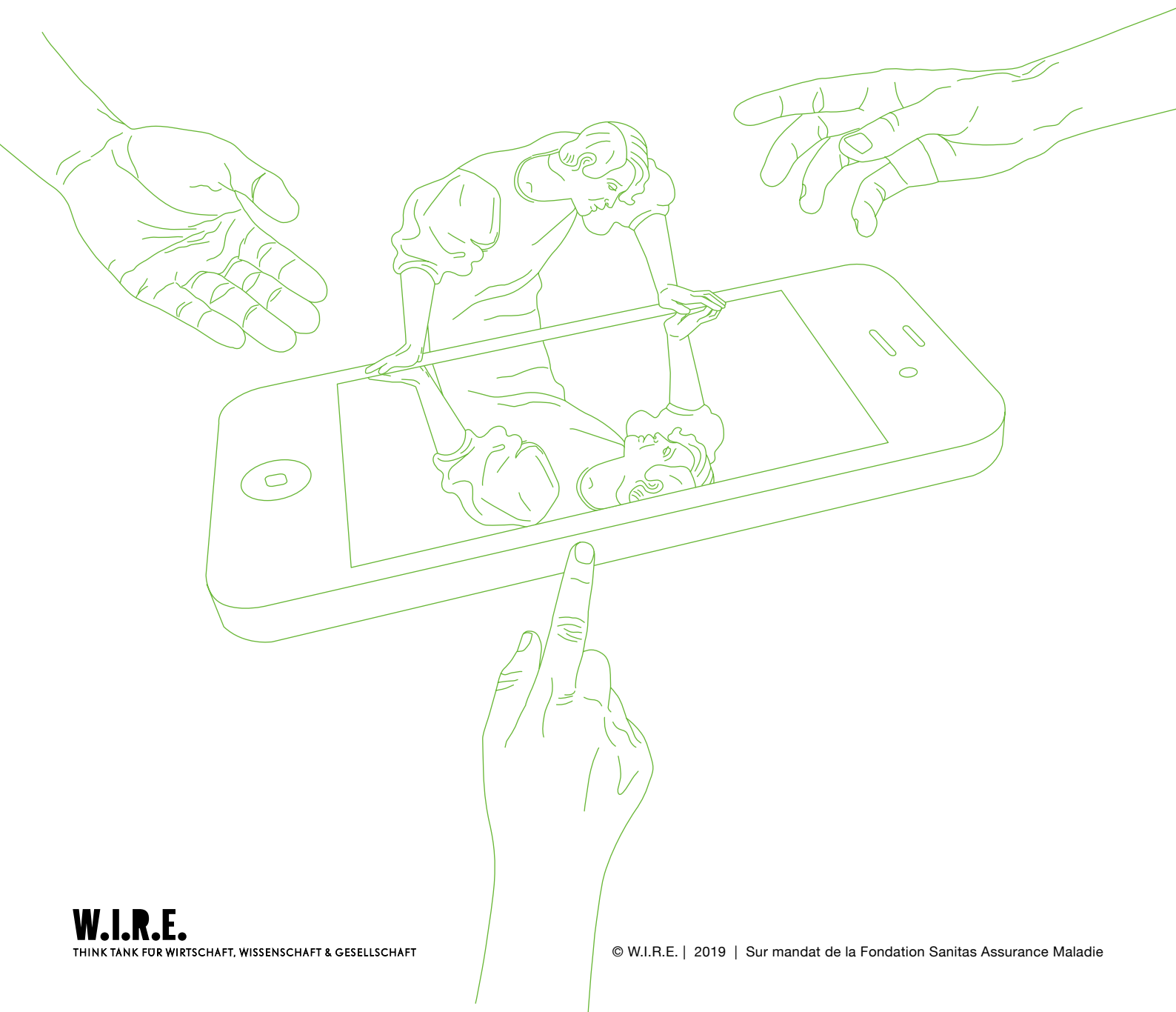


Passer du Je au Nous dans un monde numérique – une histoire de solidarité?

Texte de Professeur Petra Grimm



L'histoire de la numérisation

L'homme est un être narratif, ou, comme le décrit Alasdair MacIntyre: «L'homme est (...) un animal qui raconte des histoires.»¹ Pas étonnant alors que la notion abstraite de «numérisation» soit en général décrite comme une narration. Plus précisément, il s'agit de deux narrations contradictoires, que j'appelle narration économique d'Hermès et narration pessimiste de Pandore. Hermès, dieu des commerçants, des marchands et de la communication, nous raconte l'histoire de la numérisation comme nécessaire au progrès. Si nous ne nous y attelons pas, nous serons distancés par les autres pays en matière de compétitivité. La numérisation serait garante d'innovation, d'efficacité et d'efficience, dans le but principalement de maximiser les profits. Mais il reste à savoir quelle est l'utilité de la technologie numérique et dans quelle mesure elle améliore notre vie. La narration de Pandore, au contraire, nous présente la numérisation comme une menace. Dans cette histoire, la boîte de Pandore contient de nombreux risques: le surmenage, par exemple à cause de la complexité croissante des activités et de la compréhension du monde. La peur de l'intelligence artificielle, ou, plus encore, de la dépendance à la technologie numérique. Dans cette narration résonne également une certaine résignation de l'individu, voire un rejet du numérique.

Mais ce dont nous avons besoin, c'est d'une nouvelle narration, qui définit le sens de la numérisation comme un processus orienté vers le bien-être collectif et qui permet de l'ajuster: c'est la narration de Prométhée, qui conçoit le progrès comme une technologie respectueuse des valeurs et sur la base des droits fondamentaux. Le cœur du mythe fondateur réside dans la solidarité de Prométhée avec les hommes contre les dieux. Il leur donne le feu, à l'origine de la civilisation, de la technique et de sa socialisation. L'humanité n'a donc pas reçu de Prométhée que le feu, mais aussi la connaissance des chiffres et de l'écriture. Les chiffres, et donc le système de signes de la numérisation, sont ainsi, dès les premières interprétations antiques du mythe de Prométhée, un cadeau aux hommes, dont Prométhée avait pitié.

Le numérique et moi

Les histoires qui racontent la numérisation jouent également un rôle dans notre vie quotidienne. Du point de vue d'une éthique narrative, elles fournissent un angle d'attaque pour les questions éthiques et les conflits, elles reflètent différentes perspectives et créent de nouvelles marges d'action. Les narrations permettent de traiter les questions éthiques de la pratique. Laissez-moi vous raconter une histoire:

Il y a quelque temps, je rencontre un collègue qui portait un bracelet de fitness. Je lui demande ce qu'il en pense et il me montre avec enthousiasme son appli de fitness, qui lui indique avec précision combien de pas il a déjà faits aujourd'hui. Il pouvait savoir non seulement quelle performance il a réalisée, mais aussi où il se situe par rapport à sa communauté. Se comparer aux autres le stimule, mais l'irrite aussi quand ses résultats ne sont pas à la hauteur alors qu'il pensait avoir déjà beaucoup marché. En plus, il ne supporte pas que le bracelet ne compte pas son activité quand il circule à vélo. Pour y remédier, il fixe toujours le bracelet à sa cuisse quand il fait du vélo.

1: MacIntyre, Alasdair (1995): Der Verlust der Tugend. Zur moralischen Krise der Gegenwart. Frankfurt/New York: Suhrkamp, p. 288.

Cette petite histoire montre bien, d'une part, que l'on n'est pas obligé de se soumettre totalement au diktat des outils de l'automesure connectée, et d'autre part que l'on ne peut pas échapper au réflexe de la comparaison permanente quand on utilise de tels wearables. Il y a désaccord sur la question de savoir si la comparaison avec les autres est un caractère inné de l'homme ou si elle est acquise et culturelle. Se comparer aux autres, ce n'est pas foncièrement mauvais. Cela peut motiver à réfléchir sur ses propres actions, ses valeurs et sa propre identité. Cela peut cependant aussi servir d'outil de distinction, donc acter sa propre infériorité, l'autre étant apparemment plus brillant, plus performant ou meilleur. À l'ère de la numérisation, la comparaison avec les autres s'incarne principalement sous forme de pratique sociale dans les réseaux dits sociaux.

Elle n'a cependant pas toujours que des effets positifs sur les individus. Ainsi, des études empiriques montrent que la comparaison dans les réseaux sociaux est une source garantie d'insatisfaction. Une étude britannique (2017) a notamment montré que les réseaux sociaux, et particulièrement Instagram, ont une influence négative sur l'état psychique des jeunes utilisateurs.² Selon cette étude, les utilisateurs auraient une perception d'eux-mêmes altérée, une image négative de leur corps et des états dépressifs. Tout cela serait dû à l'idéalisation des descriptions et au sentiment de rater quelque chose ou d'avoir une vie moins bonne.

La tendance à l'automesure, qui remonte au mouvement Quantified Self créé en 2007 aux États-Unis par les journalistes Gary Wolf et Kevin Kelly, n'est qu'un phénomène parmi de nombreux autres apparus avec l'individualisation croissante de la postmodernité. Chaque individu se sent contraint de communiquer ses propres performances de manière quantifiable et donc de prouver ses qualités d'endurance et de flexibilité, dans une société focalisée sur l'efficacité et l'efficience. Ici, la numérisation n'est pas le déclencheur, mais elle renforce les exigences en vigueur dans notre société et fournit à chaque individu les techniques de soi correspondantes, telles que les outils d'automesure. Si celles-ci prennent un caractère de routine quotidienne, elles consolident une philosophie de vie axée sur l'auto-optimisation, que chacun adopte apparemment délibérément. Ce phénomène s'accompagne d'une focalisation sur son propre moi: comment puis-je m'optimiser? Comment puis-je me représenter favorablement, par exemple sur Instagram? Comment dois-je me nourrir? Quel est mon genre? Comment être attentif à moi-même? Autant de questions posées par la narration «Chacun est l'artisan de son propre bonheur». Mais en adoptant cette maxime, l'individu oublie qu'il ne peut jamais, au final, ni prévoir ni maîtriser sa propre biographie. Impossible en effet, même pour ceux qui se nourrissent sainement et qui sont en bonne forme physique, de se passer du principe de solidarité d'une société quand une maladie inattendue, voire provoquée par une pratique active du sport (par ex. une blessure au genou) survient. Mais la solidarité est-elle encore une valeur morale pertinente à l'ère de la numérisation? Et si oui, quels doivent être son objet et son but?

2: Voir RSPH (2017): #StatusOfMind. Social media and young people's mental health and wellbeing. Internet: <https://www.rsph.org.uk/uploads/assets/uploaded/62be270a-a55f-4719-ad668c2ec7a74c2a.pdf>.

Le numérique et nous

La «solidarité» est «une véritable notion moderne, car elle se rapporte aux liens sociaux et moraux entre des individus en principe *égaux*»³. Inventée par les Français, elle se répand en politique et dans la société au 19^e siècle et dérive du latin «in solidum⁴», qui signifie «pour le tout». On peut être solidaire avec quelqu'un parce qu'on a les mêmes objectifs et intérêts ou que l'on a un sentiment de solidarité. On peut également, de manière normative, en appeler à la solidarité d'une personne ou d'un groupe et l'exiger. Enfin, la solidarité peut servir de maxime ou de principe d'éthique unissant une communauté ou une société; on parle alors de principe de solidarité. L'idée fondamentale d'un tel principe de solidarité dans le système de santé consiste à éviter les préjudices pour les plus faibles et à garantir à tous une certaine sécurité en cas de maladie future. Elle s'oppose au principe selon lequel «chacun serait l'artisan de son propre bonheur». Élevées au statut de contrainte normative, l'automesure et l'auto-optimisation pour tous ne priveraient pas seulement chaque individu de liberté et d'autodétermination, mais le culpabiliseraient auto-matiquement s'il ne fournissait pas les efforts nécessaires pour s'améliorer. Dans ce cas, les technologies de soi numériques peuvent neutraliser le principe de solidarité.

Comme toujours, tout dépend de l'objet et de la fonction d'une technologie. Ainsi, les outils d'automesure peuvent également contribuer à l'autonomisation des individus et à la réduction des risques. Ainsi, les patients sous traitement médicamenteux peuvent se faire aider par des appareils qui leur rappelle de prendre leurs médicaments. Le contrôle et la prise de médicaments par exemple nécessaires en cas de diabète peuvent également être facilités par des mesures numériques de la glycémie, de l'apport de glucides, de la pratique sportive etc. Les automesures collaboratives, qui permettent par exemple aux malades chroniques de partager leurs expériences avec les médicaments sur une plateforme, peuvent en outre contribuer à rendre les patients plus autonomes en remettant en question les promesses des laboratoires pharmaceutiques ou en mettant en évidence des effets secondaires problématiques.

Être solidaire avec les autres implique de ne pas se soucier que de soi-même, mais aussi des autres. Dans le monde numérique, être solidaire avec d'autres personnes qui ont besoin de notre aide, cela signifie mettre en évidence le potentiel éthique de la numérisation (narration de Prométhée) et donc raconter une nouvelle histoire. J'entends par là l'idée selon laquelle chacun de nous se réintéresse à la situation, aux perspectives et aux besoins des autres – on arrive alors à la narration «du Je au Nous». Cela peut concerner le quotidien, par exemple dans le métro, où chacun reste fixé sur son téléphone portable et remarque à peine la personne en face de lui; mais aussi les questions politiques, par exemple au sujet du fossé croissant entre les élites et les couches populaires.

Dans notre époque postmoderne, où chacun aspire à l'excellence pour ce qu'il est et ce qu'il consomme, à vivre à sa façon et à être heureux, la solidarité ne semble plus possible que sous des formes atténuées. Pourtant, ou peut-être pour toutes ces raisons, on voit apparaître de forts mouvements de solidarité à différents niveaux. Ils sont soit rendus possibles par

3: Bayertz, Kurt/ Boshammer, Susanne (2008): Solidarität. In: Handbuch der Politischen Philosophie und Sozialphilosophie, hrsg. v. Stefan Goespath, Wilfried Hinsch, Beate Rössler. Bd.2. Berlin: Walter de Gruyter, p. 1197-1201.

4: Solidarität, Wolfgang Pfeifer et al.: Etymologisches Wörterbuch des Deutschen (1993), digitalisierte und von Wolfgang Pfeifer überarbeitete Version im Digitalen Wörterbuch der deutschen Sprache. Online: <https://www.dwds.de/wb/Solidarit%C3%A4t#wb-1>, téléchargé le 10.12.2018.

les médias numériques, soit organisés grâce à eux, comme c'est le cas du mouvement mondial #MeToo ou des *gilets jaunes* en France, qui s'organise principalement via Facebook. Ces mouvements très différents ont en commun le fait que des individus localement dispersés et auparavant sans aucun lien ont pu se solidariser très rapidement, ce qui était impossible avant l'ère du numérique. La solidarité n'est cependant pas une valeur en soi. Des groupes d'extrême droite, dont les valeurs ne sont pas compatibles avec les principes de la démocratie libérale, peuvent aussi être solidaires. Pour être effective, la solidarité requiert par conséquent un attachement à certaines valeurs et son objectif un fondement éthique.



Professeur Petra Grimm a étudié la nouvelle littérature allemande, la communication et le théâtre à l'université Ludwig Maximilian de Munich (1989 Magister Artium (M.A.)). De 1991 à 1998, elle enseigne à l'institut Nouvelle littérature et médias et à l'institut de pédagogie de l'université de Kiel. En 1994, elle obtient un doctorat à l'université Ludwig Maximilian de Munich avec une thèse consacrée à la «narratologie au cinéma». De 1994 à 1998, elle est chargée de la surveillance des programmes et de la recherche sur les médias à l'ULR (Unabhängigen Landesanstalt für Rundfunk und neue Medien), Kiel.

Depuis 1998, elle est professeur en recherche sur les médias et sciences de la communication à la

Hochschule der Medien de Stuttgart, conseillère en éthique depuis 2000 (éthique des médias). Depuis 2014, elle dirige l'Institut für Digitale Ethik (IDE). Ses principaux thèmes de recherche sont la «numérisation de la société», «Ethics and Privacy by Design», «l'utilisation des médias par les enfants et les jeunes» et «les médias et la violence».

Ses travaux actuels concernent «Ethics by Design dans les véhicules autonomes» (projet BMBF KoFFi), la «communication de sécurité numérique préventive et le courage civil» (projet BMBF PRÄDISIKO), l'éthique de la sécurité (projet BMBF SmartIdentifikation) et «Learning Analytics».